

Le mur des lamentations
Being at home with Claude

Christian Saint-Pierre

Number 99 (2), 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26122ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Saint-Pierre, C. (2001). Review of [Le mur des lamentations : *Being at home with Claude*]. *Jeu*, (99), 61–64.

Le mur des lamentations

Déjà une histoire

Elle en a fait du chemin, cette pièce, depuis l'instant où elle a germé dans l'esprit de son auteur. C'est à New York, une nuit d'octobre 1984 où il commençait à être hanté par les rapports tortueux de l'amour et du crime, que René-Daniel Dubois entreprit l'écriture de ce qui allait devenir un monument de la dramaturgie québécoise. Est-ce un désir de réappropriation, une certaine inconscience ou un amour du danger qui l'incite aujourd'hui à revisiter *Being at home with Claude* ? Quelle qu'en soit la motivation, l'entreprise présentait plus d'un risque, des risques qui n'ont pourtant pas empêché René-Daniel Dubois de s'attaquer, quinze ans après sa création au Quat'Sous, à la mise en scène de son texte culte.

Being at home with Claude

TEXTE ET MISE EN SCÈNE DE RENÉ-DANIEL DUBOIS ; ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE : MANON BOUCHARD ; SCÉNOGRAPHIE ET ACCESSOIRES : GABRIEL TSAMPALIEROS ; COSTUMES : GINETTE NOISEUX ; LUMIÈRES : GUY SIMARD ; CONCEPTION SONORE : NICOLAS ROLLIN ; MAQUILLAGES ET COIFFURES : ANGELO BARSETTI. AVEC LUC CHAPDELAINÉ, RENÉ-DANIEL DUBOIS, CLAUDE GAI, PATRICK GOYETTE ET NINO MÉNARD. PRODUCTION DE L'ESPACE GO, PRÉSENTÉE DU 14 NOVEMBRE AU 9 DÉCEMBRE 2000.

Après s'être brillamment approprié *les Guerriers* de Michel Garneau et *Le Roi se meurt* d'Ionesco, Dubois a choisi d'exprimer par ses propres mots sa vision si décapante de notre époque. Après Marc Béland en 1988 et Martin Dion en 1990,

c'était la troisième fois cet automne que Dubois dirigeait un acteur dans le rôle d'Yves. Pourtant, il faut le dire, ce sont les interprétations de Lothaire Bluteau, à la création, et de Roy Dupuis, dans le film réalisé par Jean Beaudin en 1992, qui ont marqué le plus vivement notre imaginaire de spectateur. Cette fois, Dubois a confié ce rôle périlleux à Luc Chapdelaine, un jeune acteur fraîchement diplômé.

Face-à-face

La scène étant la seule voie possible pour atteindre l'espace réservé aux spectateurs, nous sommes donc forcés de la profaner en traversant l'aire de jeu. Il faudra ensuite, pour parvenir à notre siège, « escalader » des gradins particulièrement abrupts et supporter la lumière crue de projecteurs braqués sur la salle. Le parti pris est clair : une fois assis, le spectateur constate que la ligne directrice de cette création a été le plus grand des dépouillements. Tout est en place pour faire de lui et des acteurs les pôles de ce face-à-face. Les gradins mobiles de l'Espace GO ont été orientés vers le mur opposé à celui qui sert habituellement de fond de scène, et installés très près de lui. Notons que cette configuration peu conventionnelle, qui nous met devant la porte par laquelle nous venons tout juste d'entrer, provoque, avant même le début du spectacle, un effet fort intéressant. Les portes, ouvertes sur le foyer du théâtre, nous permettent en effet d'apercevoir les gens sur la rue et, par le fait même, de les intégrer à l'image globale de la scène.

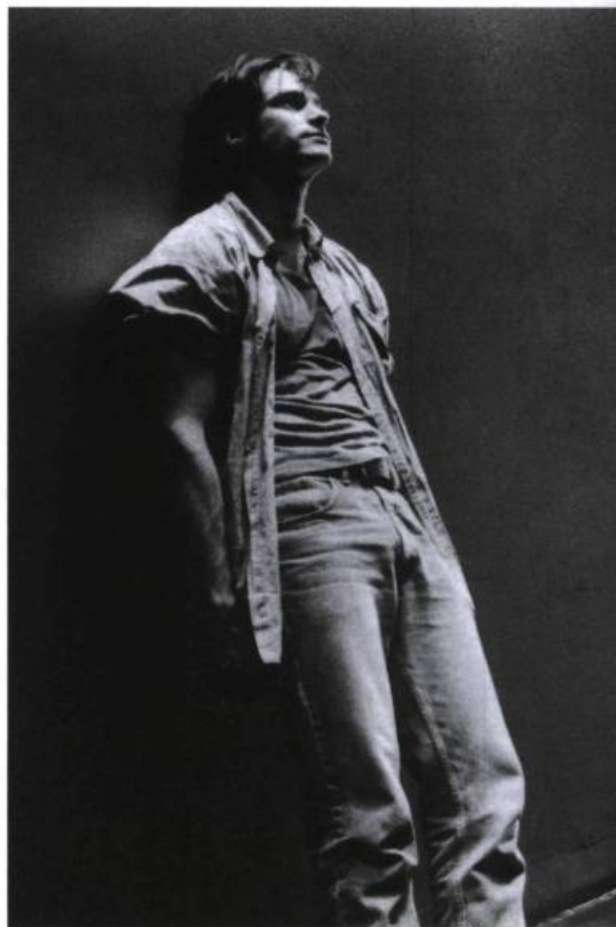
C'est donc une aire de jeu très large mais peu profonde qui s'offre aux acteurs, un espace restreint qui laisse toute la place à la verticalité de ce mur nu et imposant. Un mur du théâtre qui, dans toute sa simplicité mais également avec toute la sobriété architecturale qui caractérise le bâtiment de l'Espace GO, est l'essentiel de la conception scénographique de ce spectacle. Le scénographe, Gabriel Tsampalieros, et le metteur en scène ont découvert que la salle, sans même qu'on y intervienne, répondait parfaitement à leur souhait : une évocation très épurée du bureau du juge Delorme. Outre la présence d'une table, d'une chaise et d'un téléphone, tout l'accent est mis sur la porte double au centre de la scène et sur les deux portes de service à cour et à jardin. Ces issues, qui paraissent pourtant bien minuscules face à l'ampleur du véritable rempart qui les avale, sont les seules échappatoires de cet interrogatoire acharné. Le mur devient alors personnage, et la mise en scène en fait un actant à part entière dans ce huis clos. Les personnages sont – l'expression n'aura jamais été si juste – acculés au pied de ce mur qu'ils caressent et ruent de coups. Cette paroi est une muraille polysémique qui leur sert à la fois d'appui et de rappel à l'ordre.

Des accents tragiques

Cet environnement scénique vient souligner la dimension tragique d'une histoire qui transcende le simple fait divers. L'utilisation des trois portes, les dimensions de l'aire de jeu et l'inclinaison des gradins, entre autres, ne sont pas sans évoquer l'amphithéâtre grec, son proscenium et les trois issues essentielles à la représentation antique. La façon d'impliquer le spectateur dans le dilemme se déroulant sur scène peut aussi rappeler la conception du théâtre que partageaient les Grecs du V^e siècle av. J.-C. Car c'est bien de cela qu'il s'agit, tout ici est mis en œuvre pour plonger le spectateur dans cette dramaturgie de l'enfermement. Est-il nécessaire de rappeler l'argument de la pièce ? Yves, jeune prostitué, a assassiné son amant pour ensuite se livrer à la police, non sans avoir auparavant protégé ses arrières en racontant son histoire à un journaliste et en conviant les policiers dans le bureau d'un juge (aussi un client) dont il possède les clefs. La mise en scène de Dubois (comme son texte d'ailleurs) place donc le spectateur dans la position du juge de l'acte commis par Yves.

Faire confiance à la musique des mots

On a voulu souligner la dimension tragique et rituelle de la pièce par la présence d'un figurant-musicien, mais elle va plutôt contribuer à l'évacuer. Le jeune homme en question est chargé de lancer le spectacle. En s'avançant sur scène, en fixant les spectateurs jusqu'à ce qu'il obtienne le silence, puis en frappant sur un tuyau métallique suspendu à la manière d'un gong, il marquera le début de cette représentation aux aspirations cérémonielles. Ensuite, il accompagnera l'action de nombreuses scènes, en





Being at home with Claude
de René-Daniel Dubois
(Espace GO, 2000). Sur la
photo : Luc Chapdelaine
(Yves) et Patrick Goyette
(l'Inspecteur). Photo : André
Panneton.

jouant à la guitare des airs de Leonard Cohen qui n'auront jamais paru aussi sirupeux. La présence de ce musicien est pour le moins discutable. La mise en scène ne parvient jamais à nous faire comprendre son utilité ; bien au contraire, son rôle semble témoigner d'un manque de confiance en cette musique intrinsèque que le texte porte déjà en lui. Cette présence agace et distrait plus qu'autre chose, et cette musique a le grave défaut d'insister sur la dimension fleur bleue déjà inhérente au texte de Dubois, notamment dans le discours d'Yves, et qu'il est malvenu de redoubler par une sérénade aux accents mélancoliques. Le monologue final, véritable apologie mystique des amours homosexuelles et justification passionnelle de l'acte meurtrier, est ainsi amoindri de manière navrante par ces mélodies. C'est probablement l'une des plus graves erreurs de cette production que d'avoir ainsi éteint la portée de cette diatribe gorgée d'un discours révolutionnaire aux résonances graves et universelles. Nous ne pouvons que déplorer que ce cri d'amour, de liberté et d'égalité ait été ainsi mutilé, parce que faussement associé à une anodine déception amoureuse.

Corps à corps

Cette pièce est avant tout une rencontre entre deux personnages (et deux acteurs), un face-à-face pour faire jaillir la vérité. Dans une mise en scène aussi minimaliste que celle-ci, l'accent est plus que jamais mis sur la relation entre Yves et l'Inspecteur. Les choix en ce qui concerne la distribution et la direction d'acteurs sont pourtant difficiles à cautionner. Les deux comédiens, loin d'être dénués de talent, ne parviennent pas, à cause de leur physique, à créer une dynamique qui saurait servir les personnages. Luc Chapdelaine est particulièrement grand et accuse une considérable supériorité physique sur son partenaire Patrick Goyette. Ce dernier semble tout simplement minuscule à côté de lui, et c'est toute la relation de pouvoir qui s'en trouve récusé. Les acteurs semblent avoir été intervertis. À cette question du gabarit s'ajoute celle de l'âge, puisque les deux personnages paraissent appartenir à la même génération. Le renversement majeur qui s'établit ici par rapport à l'ensemble des distributions précédentes constitue une prise de position très significative, manifestement désirée et réfléchie de la part du metteur en scène. La mise en scène cherche de toute évidence à exploiter l'enfant chez le personnage grand et fort qu'impose Chapdelaine, de la même manière qu'elle utilise la force et la violence chez l'Inspecteur moins imposant qu'incarne Goyette. Ce pari n'aura malheureusement pas tenu la route, et aura même miné la crédibilité des personnages et des situations.

En outre, le jeu semble miser sur une proximité entre les deux personnages, car il établit une certaine ambiguïté par une multitude de rapprochements physiques étranges et troublants, qui donnent parfois l'impression que l'Inspecteur joue le rôle

de l'amant du meurtrier. Les bagarres se terminent par un effleurement, les positions au sol et les prises au mur se prolongent et peuvent être vues sous un angle sexuel ou amoureux. Pourquoi ? Qu'est-ce qu'on cherche à faire comprendre au spectateur ? L'Inspecteur veut-il inciter Yves à parler ? Cherche-t-il à le mettre en confiance pour mieux le manipuler ? Tout cela n'est absolument pas clair, l'intention n'est pas définie pour le spectateur et ne semble pas l'être davantage chez l'acteur. Cette situation installe un étrange rapport entre les protagonistes et nuit à l'autorité de l'inspecteur, autorité qui doit exister pour qu'Yves ait la possibilité de la défier. Il ne se développe jamais entre les deux acteurs une écoute, une communication qui devrait tenir du non-dit. Le meilleur exemple de cela est la scène finale où Yves finit par se livrer ; l'Inspecteur ne fait qu'écouter, mais on devrait sentir que les propos du jeune homme l'affectent de quelque manière que ce soit. Étonnamment, Goyette reste là, pétrifié, aussi sensible et « présent » que la chaise sur laquelle il est juché. La confession ultime d'Yves, cette percutante déclaration d'amour envers l'amant défunt, semble le laisser de glace. Malgré une volonté d'en revenir au plus crucial, Dubois est parvenu à contourner le nœud dramatique même de son texte : l'affrontement salvateur qui se déroule entre Yves et l'Inspecteur, véritable épreuve d'où les deux protagonistes devraient sortir transformés.

Les bagarres se terminent par un effleurement, les positions au sol et les prises au mur se prolongent et peuvent être vues sous un angle sexuel ou amoureux. Pourquoi ?

Cette production prouve tout de même que *Being at home with Claude* est une œuvre solide. Les choix infructueux qui ont été faits ici n'ont pas suffi à étouffer la force vive de ce texte aux enjeux toujours actuels : le droit à l'amour, au bonheur et à une qualité de vie qui ne saurait s'accommoder de compromis. Le meurtre n'est pas une issue souhaitable, il n'est que la métaphore, l'inévitable conclusion d'une relation marquée par la complexité d'un quotidien à contre-courant. Il y a dans cette relation amoureuse, comme probablement dans l'essence même du sentiment amoureux, une aspiration à la pureté. Cette intégrité à toute épreuve ne pouvait que mener Yves au meurtre de son amant. Après avoir connu l'intensité, Yves n'entrevoit pour lui et son amant qu'une descente au plus creux d'un cauchemar de compromis, d'explications et de négociations, une réalité aussi palpable que son nouveau bonheur. Pour leur épargner cette destruction à petit feu, il enlève la vie à Claude, se l'enlevant par le fait même : « Pareil comme se rend³ compte qu'on est en vie, mais au milieu d'un tremblement d'erre¹. » Chose certaine, si cette relecture n'aura pas su convaincre, les propos tenus par Yves, eux, ne sont pas près de perdre leur impact. ¶

1. René-Daniel Dubois, *Being at home with Claude*, Montréal, Leméac, 1986, p. 105.